

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

INAUGURATION D'UNE PLAQUE COMMÉMORATIVE

APPOSÉE SUR LA MAISON

DE

PIERRE LOTI

A HENDAYE

Le dimanche 7 septembre 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 36

MCM XXX

INSTITUT
1930 — 15.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165792

INAUGURATION D'UNE PLAQUE COMMÉMORATIVE

APPOSÉE SUR LA MAISON

DE

PIERRE LOTI

A HENDAYE

Le dimanche 7 septembre 1930

DISCOURS

DE

M. LOUIS BARTHOU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Académie française, en me faisant l'honneur de me déléguer pour cette cérémonie commémorative dans un département que je représente au Sénat, s'est moins souvenue de mon mandat que de l'amitié dont Pierre Loti me consentit, pendant les dix-sept dernières années de sa vie, la fierté bienfaisante. Cette maison, devenue historique avant même qu'une plaque en consacra la gloire, m'est depuis longtemps familière. J'y ai vécu des jours qui comptent parmi mes souvenirs les plus chers.

Pierre Loti était un hôte attentif et prévenant, qui excellait à bien recevoir. Il s'irritait contre les curiosités importunes et contre les regards indiscrets des badauds; mais, s'il lui répugnait d'être affecté, selon son expression pittoresque, à un « service de réclame », il prodiguait à ses amis les trésors d'une bonne grâce inépuisable et de la plus généreuse hospitalité. Il avait, à l'égard de ceux qu'il aimait, toutes les délicatesses. Ceux qui le connaissaient mal, et surtout ceux qui trouvent je ne sais quel plaisir de jalousie à dénigrer les hommes illustres, lui reprochaient, comme à un nouveau Chateaubriand, les fantaisies d'une vanité égoïste. Ils le jugeaient d'après les fausses apparences dont il se faisait d'ailleurs lui-même un jeu et un défi. Au fond, il était simple et bon. Mais il détestait les familiarités banales et les abandons trop empressés. L'amitié était à ses yeux une vertu sacrée et précieuse, que sa volonté réfléchie protégeait contre les profanations. Quand il en médissait, il ne fallait pas prendre au sérieux son scepticisme. C'était courir le risque de confondre une précaution nécessaire, et presque une défense, avec une négation injuste. Sa timidité augmentait sa méfiance. Il n'était pas facile à conquérir. Mais, quand il donnait sa confiance, elle était sans réserves, comme son hospitalité.

Si une maison pouvait parler, celle devant laquelle nous somme réunis serait riche en témoignages. Elle révélerait toute la complexité du caractère de Pierre Loti, dont l'œuvre, pourtant si variée, ne donne qu'une idée incomplète. Il y avait en lui plusieurs âmes, depuis celle de l'enfant qui s'amuse à des gamineries et même à des

taquineries, jusqu'à celle de l'homme éprouvé par la vie, qui est triste jusqu'à la mort. Il n'était semblable à lui-même que dans son génie, dont les défaillances étaient rares. Pour le reste, il se délectait dans les contrastes. Combien d'hommes, sous les traits du même homme, n'ai-je pas connus dans cette maison où la plaque commémorative n'a retenu qu'un nom, mais qui est immortel!

A Hendaye comme à Rochefort, Pierre Loti se plaisait à égayer son hospitalité par des divertissements imprévus, par des plaisanteries de collègue et, puisqu'il faut le dire, par de bons tours où son invention était aidée par ses souvenirs de Joinville et de Toulon, et aussi de toutes ses traversées à travers le vaste monde, dont il fallait souvent rompre la monotonie et l'ennui!... Oui, si *Bakhar Etchea* pouvait parler! Elle dirait les histoires les plus drôles et des espiègleries qui, sans jamais être méchantes, déconcertaient le visiteur auquel Pierre Loti réservait les honneurs de son imagination amusée.

*
*
*

Mais quelles autres évocations, d'une émotion profondément humaine, elle exprimerait! C'est ici que Pierre Loti a souffert. C'est ici qu'il est mort, le 10 juin 1923, il y a sept ans. Il y a sept ans! et nulle part encore en France aucun monument, aucune statue, aucun buste même, n'a consacré sa gloire. Certes, elle est assez grande, assez solide et assez durable, pour se passer d'un honneur que d'autres célébrités doivent obtenir en toute hâte, si elles ne veulent pas courir le risque de

*

laisser un nom inconnu dont la signification échappera au passant étonné. Aussi n'est-ce pas la mémoire de Pierre Loti qui est à plaindre. Mais la France, qu'il a dotée d'une de ses plus précieuses parures, restera-t-elle longtemps insensible aux intentions de sa ville natale ? Il est impossible de le croire et il faut attendre avec confiance l'heure où l'exemple donné par l'Association des Écrivains Combattants prendra toute la force d'un appel.

Peut-être, d'ailleurs, vaut-il mieux que les choses se soient passées ainsi. Quoique la naissance de Pierre Loti à Rochefort n'ait pas été un accident fortuit, comme celle de Victor Hugo à Besançon, et qu'au contraire elle ait tout naturellement prolongé une race du terroir charentais, elle n'a pas la valeur d'une intention et d'un choix. Il en est autrement de l'initiative prise par l'Association des Écrivains Combattants. Pierre Loti aurait aimé, et même il aurait préféré, cette façon d'honorer sa mémoire. Plus marin qu'écrivain, mais si grand écrivain d'ailleurs parce que son métier lui révéla le monde, il était fier d'avoir été soldat. En 1914, âgé de soixante-quatre ans il voulut le redevenir. Capitaine de vaisseau de réserve, il demanda à être rappelé à l'activité d'un service, si, humble fût-il, dans une lettre dont sa foi patriotique et sa dignité personnelle inspirèrent le noble accent. Quand la France entière était en armes, il lui paraissait cruel d'être inactif, et, sans rien réclamer au nom de ses cinq galons d'or, il sollicitait un poste utile qui le rapprochât de l'ennemi. Il fut mal compris. J'accorde à ceux qui, tout d'abord, le méconnurent le bénéfice d'une intention soucieuse d'épargner une telle vie. Mais il y a plusieurs

façons de servir. Il l'avait dit lui-même, sans fausse modestie : « Ne serait-il pas d'un mauvais exemple dans notre cher pays, où chacun fait si magnifiquement son devoir, que Pierre Loti ne serve à rien ? » Il fallut du temps, des démarches répétées, des sollicitations pressantes et jusqu'à l'intervention du plus haut personnage de l'État, pour faire comprendre à l'autorité militaire, prisonnière des textes, l'intérêt national qu'il pouvait y avoir à faire fléchir, dans une telle guerre, à laquelle aucune autre n'avait ressemblé, la rigueur des règlements en faveur d'un officier « un peu exceptionnel par sa double situation ». Pierre Loti se sentit profondément humilié par ces refus ou par ces lenteurs. Il voulait combattre. On finit par lui accorder le droit d'écrire. Mais, admis jusqu'aux limites du front, en France, en Belgique et en Italie, il fit de son génie un magnifique instrument de propagande pour la cause des Alliés. Ses articles sont un témoignage que l'Histoire enregistrera. Ils flétrissent la barbarie des agresseurs et ils exaltent l'héroïsme des défenseurs de la liberté. Comme ils sont bons à relire ! La paix est une cause sainte, et qu'il faut servir. Mais elle serait une duperie et même un péril si elle exigeait de nous, qui n'avons pas voulu la guerre, le sacrifice des droits imprescriptibles de la vérité. Prenons-y garde. Déjà, ailleurs, des hommes publics et des journalistes sans scrupule envisagent et exploitent l'oubli réciproque, comme un partage égal des responsabilités dans un conflit où nous n'avons eu aucun tort, en attendant l'heure, que se promet leur audace, si elle était encouragée par notre faiblesse, de mettre à notre compte, ou à celui de nos

alliés, les origines et la volonté de l'inique agression. Les beaux livres de Pierre Loti protestent contre ce mensonge. Ce fut sa façon de prendre part à la lutte, la seule qu'on se décida à lui permettre. Il en aurait voulu une autre, qui l'eût plus souvent exposé à plus de périls. Telle quelle, il remplit sa tâche, au milieu de fatigues que peu d'hommes de son âge auraient supportées, avec un admirable courage. La croix de guerre fut sa première récompense. Il en éprouva une grande fierté. Voici l'autre, que les Écrivains Combattants lui apportent. En le traitant comme un des leurs, ils ont accompli un acte de solidarité et de justice dans lequel la France entière verra un tribut suprême rendu à Pierre Loti, écrivain et combattant.

Cette cérémonie n'aurait pas eu dans un tout autre endroit la signification que cette maisonnette, modeste et pittoresque, et les lieux environnants lui donnent. C'est sur elle que la première plaque commémorative des souvenirs de Pierre Loti devait être apposée, puisqu'elle fut, pendant la guerre même, aux heures du repos nécessaire, le refuge et l'abri du grand écrivain. Elle lui restait fidèle, et il n'aurait pu, à aucun de ses retours, redire le si beau vers de *La Tristesse d'Olympio* :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

Rongé par les soucis et ravagé par la maladie, il était assuré d'y trouver un bienveillant accueil.

A la fin de l'année 1917, une grippe infectieuse, aggravée d'une congestion pulmonaire, faillit l'abattre. Il me fit venir. Jamais encore sa confiance, que je sentais pourtant pleine et entière, ne s'était manifestée par un si

précieux témoignage. Puisque Samuel était aux armées, il fallait qu'un ami prît la place du fils absent. Je fus cet ami. Ce choix fut un des grands honneurs que la vie m'a donnés. Je m'en rendrais indigne si je trahissais, aujourd'hui ou à terme, les confidences de Pierre Loti. Il y a des indiscretions qui sont une profanation. Mais je suis hanté par l'angoisse d'une nuit tragique dont je veux que l'évocation apparaisse à tous comme un hommage. La mort était assise à son chevet. Il avait conscience de la gravité extrême de son état, qu'il sentait désespéré. Pendant deux heures, d'une voix presque éteinte, pâle et épuisé, à la lumière d'une bougie qui me renvoyait l'éclat avivé de ses yeux magnifiques, il me fit ses recommandations dernières. Nous étions seuls. Une émotion poignante me serrait le cœur, devant ce grand homme affaibli par la maladie et qui, avant de mourir dans sa petite chambre obscure, me confiait, pour en assurer l'exécution, ses suprêmes volontés. Lui, il restait lucide, calme et stoïque. Et pourtant! Tandis que toute son œuvre avait traduit l'obsession hallucinée de la « mort irrémédiable », il entendait maintenant sonner l'heure de l'« anéantissement prochain ». Au dehors, la Nature tendait le « grand suaire toujours plus sombre de l'isolement et du soir ». La petite voix, d'un accent dont aucune peur ne troublait la netteté, continuait à me dicter, jusqu'aux moindres détails, les dispositions qui devaient régler les lendemains. La simplicité de cet héroïsme m'aurait secoué tout entier si, afin de mieux entendre, et surtout afin de ne pas trahir mon trouble, je n'avais pas refoulé mes larmes. Une « pitié suprême » m'envahissait.

J'aurais voulu « plier le genou ». Mais Pierre Loti me retenait, avec la volonté de disputer au temps impitoyable les minutes trop rapides, dans les devoirs dont son amitié me transmettait la charge. Aucun regret ne s'exhala de ses lèvres, sinon peut-être celui de n'avoir pas trouvé sur un champ de bataille, en tombant pour le service de la Patrie, la mort qu'il avait cherchée. Cette fois encore, elle lui accorda un répit; mais elle fut, en se retirant, plus inhumaine que généreuse. La vie qu'elle lui laissa fut « tissée des pires angoisses ». Quand elle revint, elle lui apporta la délivrance dans cette *Bakhar Etchea* dont son souvenir ne se séparera plus.

*
* *

Ainsi, le pays basque fut associé pendant plus de trente ans à l'existence de Pierre Loti. Il lui a inspiré, à côté de tant de pages admirables qu'ont recueillies *Les Reflets sur la sombre Route* et *Le Château de la Belle au bois dormant*, un grand chef-d'œuvre, *Ramuntcho*, moins émouvant peut-être que *Pêcheur d'Islande*, mais plus original et plus imprévu. La Bretagne n'avait pas conquis tout de suite Pierre Loti. Elle lui avait causé d'abord une oppression et une tristesse extrêmes. Il fut moins long à aimer l'*Euzkalerria*. Même sans M^{me} V. d'Abbadie, qui, en l'automne de 1891, l'initia avec goût aux beautés du pays basque, le jeune commandant du *Javelot* n'aurait pas mis du temps à les découvrir. Il était trop artiste pour ne pas en sentir du premier coup la séduction unique. Aucun de ses voyages ne lui avait procuré la révélation

d'une semblable harmonie entre une terre et une race. Il s'y mêlait un mystère que la science n'avait pas réussi à déchiffrer. Est-il nécessaire qu'elle y arrive ? Les Basques ont la fierté de l'énigme qui entoure leur origine. Elle ajoute le charme d'un secret à la noble souplesse de leur allure, à l'élégance de leurs paysages, où tout est ordre et mesure, à la richesse de leur langue, que les étrangers n'apprennent pas, à leurs rites et à leurs jeux. Avant Pierre Loti, ils avaient des chansons, qui sont d'ailleurs du tour le plus original, où le terroir se sent. Pierre Loti leur a fait, avec *Ramuntcho*, le don royal d'un des plus beaux poèmes qu'il ait écrits. Il a enchâssé une histoire d'amour, gracieuse et douloureuse, qui fut son dernier roman, dans des descriptions dont l'exactitude, la variété et la finesse sont incomparables. Mais je le loue surtout d'avoir tenté de peindre une race, « un de ces ensembles résistants et de durée presque indéfinie qu'on appelle une *race* », et d'y avoir fait aux croyances la part que, de temps immémorial, elles y occupent. Celui qui ne croit pas se diminue s'il est un « insulteur des choses sacrées ». Il se flatte à tort de penser librement. Pierre Loti ne fut jamais cet homme. Mais, comme l'« étranger », trop raffiné peut-être, de *Ramuntcho*, il avait souvent « le regard assombri » ; il prononçait de « vagues paroles de lassitude infinie, d'incompréhensible désespérance ; il avait l'air de voir toujours... des lointains de gouffres et de ténèbres ». Au fond, partout et toujours, il s'interrogeait et il cherchait. Né protestant, et devenu une sorte de païen, il était agité par des inquiétudes et torturé par des doutes. Comme je l'ai dit ailleurs, en le citant, il

enviait ceux qui, « sans avoir fait d'extravagants pèlerinages par le monde », étaient arrivés « tout droit au seuil même de la Suprême Pitié ». Il entra dans cette envie, ou plutôt dans ce tourment philosophique, un respect qui, parmi tant de beautés littéraires, a inspiré l'élévation morale de *Ramuntcho*. Pierre Loti composa à Ascaïn ce noble et émouvant chef-d'œuvre. Il n'habitait pas encore *Bahhar Etchea*. Mais c'est tout le pays basque qui vit, qui pleure, qui aime, qui palpite, qui sourit, qui joue, qui souffre... et qui prie, dans *Ramuntcho*. Il y a dans ce livre toute son âme, qu'un magicien du verbe a sentie et exprimée.

Au nom de l'Académie française, devant cette humble maison qui fait partie du patrimoine national, j'ai la joie, que mon patriotisme béarnais ne dément pas, d'associer dans un même hommage le pays basque et son glorieux poète, la race basque et son écrivain immortel.